

Bojagi : l'art coréen d'emballer le bonheur

Un carré de tissu, quelques nœuds, parfois des couleurs éclatantes ou un assemblage de petits morceaux de soie : à première vue, le **bojagi** peut sembler être un simple tissu d'emballage. Pourtant, en Corée, cet objet discret raconte beaucoup plus qu'un geste pratique. Il parle de soin, de transmission, de respect, d'économie des matériaux, mais aussi de beauté.

Utilisé pour envelopper, transporter, protéger ou offrir des objets, le bojagi occupe une place particulière dans la culture coréenne. Il accompagne la vie quotidienne, les cérémonies, les cadeaux, les mariages et même certains rites religieux. À travers lui, un objet ordinaire devient un présent. Un simple tissu devient un symbole.



Qu'est-ce qu'un bojagi ?

Le mot **bojagi** désigne un tissu d'emballage traditionnel coréen. Il est généralement de forme carrée et peut être réalisé dans différentes matières : soie, coton, ramie, chanvre ou autres textiles selon les usages, les époques et les milieux sociaux. Le bojagi servait à emballer des cadeaux, couvrir de la nourriture, protéger des objets précieux ou transporter des affaires du quotidien.

Contrairement à un simple sac ou à un emballage jetable, le bojagi est réutilisable. Il peut s'adapter à la forme de ce qu'il contient : une boîte, un livre, de la nourriture, des vêtements, un objet cérémoniel. Cette souplesse explique sans doute sa longévité dans la vie coréenne.

Le bojagi peut être très simple, composé d'une seule pièce de tissu, ou au contraire très travaillé. Certains sont brodés, d'autres sont doublés, matelassés ou assemblés en patchwork. C'est cette diversité qui rend le bojagi si fascinant : il se situe à la frontière entre objet utilitaire, artisanat textile et œuvre d'art.



Un objet ancien, entre quotidien et cérémonie

L'histoire du bojagi est étroitement liée à la vie quotidienne coréenne. Dans la Corée pré-moderne, il était utilisé pour ranger, protéger et transporter toutes sortes d'objets. Dans les maisons, il pouvait servir à couvrir de la nourriture ou à conserver des biens. Dans les cérémonies, il permettait d'envelopper des présents ou des objets rituels. Le LACMA rappelle que les bojagi étaient très largement utilisés dans la Corée pré-moderne, notamment pour le transport, le stockage, la protection d'objets précieux et la couverture des aliments.

Sous la dynastie Joseon, qui s'étend de 1392 à 1910, les arts textiles occupent une place importante dans la vie domestique. Les femmes coréennes produisent des vêtements, du linge de maison et des tissus d'usage quotidien. Le bojagi s'inscrit dans cet univers de gestes précis, de couture, de patience et de créativité. Le Victoria and Albert Museum souligne notamment que les femmes de Joseon, souvent exclues de l'éducation formelle, concentraient une partie de leur savoir-faire dans les travaux domestiques tels que le tissage et la broderie.

Il serait toutefois réducteur de voir le bojagi comme un simple objet domestique. Il était aussi présent dans des contextes plus prestigieux, notamment à la cour royale, et dans des moments importants de la vie familiale comme les mariages.

Emballer, protéger, honorer

Dans de nombreuses cultures, emballer un objet n'est jamais un geste neutre. En Corée, le bojagi permettait non seulement de protéger ce qu'il contenait, mais aussi d'exprimer une intention envers la personne qui le recevait.

Un cadeau enveloppé dans un bojagi n'est pas seulement caché au regard : il est mis en valeur. Le tissu crée une attente, une forme de respect. Il transforme le moment de l'ouverture en geste symbolique. Le soin apporté à l'emballage reflète le soin accordé à la relation.

Cette dimension est particulièrement visible dans les bojagi liés au mariage. Le British Museum conserve par exemple un bojagi rouge et bleu destiné à couvrir des lettres de mariage. Le rouge et le bleu y symbolisent l'harmonie du yin et du yang, tandis que les motifs brodés, comme les papillons ou les pivouines, expriment des souhaits de bonheur, de richesse et de longévité pour le nouveau foyer.

Le bojagi devient ainsi un support de vœux. Il enveloppe l'objet, mais aussi l'intention : offrir, protéger, souhaiter la prospérité, accompagner un passage important de la vie.

Les grands types de bojagi

Il existe plusieurs formes de bojagi, que l'on peut distinguer selon leur usage, leur technique ou leur contexte social.

Le gungbo : le bojagi de la cour royale



Le **gungbo** désigne les bojagi utilisés dans le cadre de la cour royale. Ces tissus pouvaient être réalisés avec des matières précieuses et répondre à des usages cérémoniels ou officiels. Ils témoignent d'un raffinement particulier et d'un lien avec les traditions de la dynastie Joseon. Le Cooper Hewitt distingue ainsi les bojagi de cour, appelés **kung-bo** ou **gungbo**, des bojagi populaires utilisés par les gens ordinaires.

Le minbo : le bojagi du peuple



Le **minbo** correspond aux bojagi utilisés dans la vie quotidienne par les familles ordinaires. Plus modestes dans leurs matériaux, ils n'en sont pas moins riches sur le plan culturel. Ils témoignent d'un art de faire avec ce que l'on possède, d'une attention portée aux objets et d'une esthétique née de la nécessité.

Le subo : le bojagi brodé



Le **subo** est un bojagi brodé. Il était souvent associé à des occasions spéciales, notamment les mariages. Les motifs brodés pouvaient représenter des fleurs, des oiseaux, des papillons, des arbres ou d'autres symboles de bonheur et de prospérité. Ces motifs n'étaient pas seulement décoratifs : ils portaient des souhaits adressés à la personne ou à la famille qui recevait le tissu.

Le jogakbo : le bojagi en patchwork



Le **jogakbo** est sans doute la forme la plus connue aujourd'hui. Il s'agit d'un bojagi composé de morceaux de tissus assemblés. Le mot **jogak** signifie "morceau" ou "fragment", ce qui renvoie directement à cette technique de patchwork.

Les jogakbo étaient souvent réalisés à partir de chutes de tissu provenant de la confection de vêtements ou d'autres textiles. Le Victoria and Albert Museum définit le jogakbo comme une forme de patchwork traditionnellement utilisée pour créer des bojagi domestiques à partir de restes de tissus.

Le jogakbo : transformer les restes en beauté

Le jogakbo est l'une des expressions les plus poétiques du bojagi. À partir de fragments parfois irréguliers, les femmes assemblaient des compositions géométriques où chaque morceau trouvait sa place. Rien n'était perdu. Une chute de soie, un reste de ramie, un morceau de coton pouvaient devenir une partie d'un nouvel ensemble.

Cette pratique révèle une forme d'intelligence matérielle. Avant même que l'on parle de recyclage ou de zéro déchet, le jogakbo montrait déjà une manière de valoriser les restes. Il ne s'agissait pas seulement d'économiser du tissu, mais de créer un objet beau, utile et porteur de sens.

Le British Museum conserve un bojagi de la période Joseon, daté d'environ 1875-1925, réalisé en soie à partir de restes de tissu assemblés en patchwork. Il était utilisé pour emballer des cadeaux et couvrir de la nourriture.

Ce type d'objet montre que l'art peut naître d'un geste très simple : coudre ensemble des fragments. Chaque ligne, chaque couture, chaque couleur participe à l'équilibre de l'ensemble.

Un art féminin longtemps discret

Le bojagi, et en particulier le jogakbo, est souvent associé à l'univers des femmes coréennes. Dans la société de Joseon, marquée par le confucianisme, les femmes étaient largement liées à l'espace domestique. Elles y développaient pourtant des compétences très fines dans la couture, la broderie, le tissage et l'assemblage textile.

Le bojagi permet ainsi de mieux comprendre une forme de créativité longtemps restée anonyme. Beaucoup de ces tissus n'étaient pas signés. Ils n'étaient pas nécessairement pensés comme des œuvres d'art au sens moderne du terme. Pourtant, ils témoignent d'un sens remarquable de la composition, des couleurs et des matières.

Aujourd'hui, cette dimension est de plus en plus reconnue. Les musées et les artistes contemporains s'intéressent au bojagi non seulement comme objet ethnographique, mais aussi comme forme artistique à part entière.

Une esthétique proche de l'art abstrait

Ce qui frappe souvent les visiteurs face à un jogakbo, c'est sa modernité visuelle. Certains assemblages de rectangles, de carrés et de lignes semblent presque annoncer l'abstraction géométrique du XXe siècle. Les compositions peuvent évoquer des vitraux, des tableaux abstraits ou des architectures de lumière.

Le KOCIS, service coréen d'information et de culture, note que les compositions des bojagi en patchwork ont parfois été comparées à l'art abstrait de Piet Mondrian, Paul Klee ou Wassily Kandinsky.

Cette comparaison ne signifie pas que le jogakbo serait une imitation de l'art moderne occidental. Au contraire, elle montre que des formes visuelles très contemporaines existaient déjà dans des objets du quotidien coréen. La modernité du jogakbo vient justement de son équilibre entre simplicité, asymétrie, lumière et couleur.

Certains bojagi réalisés en ramie ou en tissus fins deviennent particulièrement beaux lorsqu'ils sont traversés par la lumière. Les coutures dessinent alors une architecture légère, presque transparente. L'objet utilitaire devient tableau textile.

Couleurs, matières et symboles



Les bojagi peuvent être réalisés dans des couleurs très variées. Certains sont sobres, presque monochromes. D'autres utilisent des couleurs vives, parfois associées aux couleurs traditionnelles coréennes. Les tissus peuvent également varier selon le statut social, l'usage ou l'occasion.

Dans les bojagi de cérémonie, les couleurs et les motifs jouent un rôle symbolique. Le rouge et le bleu, par exemple, sont souvent associés à l'harmonie des forces complémentaires. Les fleurs, les oiseaux, les papillons ou les motifs végétaux peuvent évoquer la prospérité, la longévité, la joie ou la fécondité.

Les matières elles-mêmes racontent quelque chose. La soie évoque le raffinement et les occasions importantes. Le coton ou le chanvre renvoient davantage à la vie quotidienne. La ramie, fibre végétale très appréciée en Corée, donne aux tissus une transparence et une légèreté particulières.

Bojagi et mariage : envelopper les vœux

Le mariage est l'un des contextes où le bojagi prend une dimension particulièrement symbolique. Dans les cérémonies traditionnelles, certains tissus servaient à envelopper des cadeaux, des lettres ou des objets liés à l'union entre deux familles.

Le bojagi ne se contente pas de présenter un objet : il accompagne un passage. Il matérialise le lien entre les familles, les souhaits adressés au couple, l'idée d'harmonie et de prospérité. Les motifs brodés deviennent alors un langage visuel.

Dans ce contexte, ouvrir le bojagi revient aussi à recevoir les vœux qu'il contient. Le tissu protège le présent, mais il protège aussi le bonheur que l'on souhaite transmettre.

Le bojagi aujourd'hui : tradition, design et écologie



Aujourd'hui, le bojagi continue d'inspirer. Il est présent dans les musées, les ateliers d'art textile, le design, la décoration et les pratiques d'emballage durable. On le retrouve comme emballage cadeau, nappe, rideau, panneau décoratif ou œuvre textile contemporaine.

Son usage résonne fortement avec les préoccupations actuelles autour du réemploi et de la réduction des déchets. Là où le papier cadeau est souvent jeté après quelques minutes, le bojagi peut être réutilisé encore et encore. Il propose une autre manière d'offrir : plus lente, plus soignée, plus durable.

Il faut toutefois éviter de le réduire à une simple alternative écologique. Le bojagi est d'abord un objet culturel coréen, avec une histoire, des usages sociaux, des symboles et une esthétique propres. Sa dimension durable est importante, mais elle s'inscrit dans une tradition beaucoup plus large.

Pourquoi le bojagi fascine encore ?

Si le bojagi fascine aujourd'hui, c'est parce qu'il réunit plusieurs dimensions rarement présentes dans un seul objet.

Il est pratique, car il sert à emballer, transporter et protéger.

Il est esthétique, car ses compositions peuvent être d'une grande beauté.

Il est symbolique, car il accompagne les cadeaux, les cérémonies et les vœux.

Il est écologique, car il repose sur la réutilisation et parfois sur l'assemblage de chutes de tissu.
Il est historique, car il raconte la vie quotidienne, les gestes féminins et les traditions coréennes.

À travers le bojagi, on découvre une culture du soin. Soin apporté aux objets, aux matériaux, aux relations et aux moments importants de la vie.

Conclusion : un carré de tissu, une culture du lien



Le bojagi est bien plus qu'un tissu d'emballage. C'est un objet qui relie le quotidien et le sacré, l'utile et le beau, le passé et le présent. Il peut envelopper de la nourriture, un cadeau, une lettre de mariage ou un objet précieux, mais il enveloppe aussi une intention.

Dans ses coutures, ses couleurs et ses plis, le bojagi raconte une manière coréenne de prendre soin du monde matériel et des relations humaines. Il rappelle qu'un emballage n'est pas seulement ce qui cache un objet : c'est aussi ce qui prépare la rencontre, ce qui exprime l'attention, ce qui transforme un geste ordinaire en marque de respect.

Un simple carré de tissu, en apparence. Mais à l'intérieur, tout un art d'emballer le bonheur.